

La Dystopie du Mal

*« J'ai tenté de vous avertir mais personne n'a daigné m'écouter.
Nous avons laissé mourir les poèmes de Paul Valéry l'oppressé,
piétiné l'œuvre de James Joyce le fieffé ou encore ignoré le talent
à la féminité de Virginia Woolf. Quelle grande erreur fut-elle que
d'avoir récupéré ce texte soi-disant prédictif. Je vous le dit
aujourd'hui et signe de mon sang : Albert Straub n'est rien d'un
agneau parmi le régime du mal. C'est le mal en personne. »*

— Edmund Strasson

Voilà plusieurs mois déjà que le Plan Young était ratifié. Grâce à cela, les élites européennes pouvaient enfin se mettre d'accord quant au sort de l'Allemagne. Les forces militaires françaises et belges quittaient la Rhénanie, emportant avec elles les séquelles d'un passé lourd à supporter. Ce traité fut certes signé à Paris, mais c'est en Franconie, subdivision régionale du parti nazi, dans un Gau dirigé par Julius Streicher, que l'on fêta le mieux cette victoire. Du moins, que l'on trouvait un prétexte à se réunir et s'abreuver de boisson.

Hjalmar Horace G. Schacht était l'un des acteurs principaux de la négociation sans que cette soirée mondaine n'aurait pu exister. Cet économiste avait prévu la chute de Wall Street, et obtenait raison lorsque, quelques jours avant, on annonçait l'écroulement de la bourse de New York à la radio nationale. Le cabinet Müller voyait ce Krach comme une véritable tragédie. Pour le Parti, c'était une aubaine. Car tout ce qui pouvait déstabiliser le Reich était bon à prendre.

Ce jour là, on avait invité Albert Straub, un écrivain porté par un courant de pensée à l'image de ce qu'étaient les idées de son époque. Antisémite notoire, preux défenseur de l'industrie allemande, quelquefois se surprenant à rêver d'une Europe unie sous la bannière d'un Empire aussi vaste que puissant. Il avait longtemps travaillé dans la rédaction de prospectus pour le NSDAP et avait fait ses preuves d'armes plus que de raison.

Straub était de ces hommes fascinés par les travaux de Schacht, dont on louait l'intelligence sans bornes et la carrière éclectiquement remarquable. Avec un peu de chance, il réussirait à en approcher son entourage, et négocier un rendez-vous avec la tête pensante du Plan Young. Ce serait pour lui un bel honneur, auquel il rendrait non sans doute un fin hommage.

Le Comité de lutte avait, semblait-il, envoyé quelques-uns de ses pions sur place. L'on pouvait apercevoir dans le fond de la pièce une personnalité membre du Volkspartei. Était-il ici pour s'assurer un avenir ou pour se vanter d'avoir figuré dans

Metropolis ? Son rôle attirait les curieux qui n'hésitaient pas à échanger quelques paroles avec lui autour d'un verre. Cette scène fit penser à Straub que l'on appréciait plus le luxe des flûtes de Champagne que les sons chantants d'un dialogue. Et c'était bien là le drame.

Les acteurs n'étaient que des farceurs. De faux humains que l'on ne pouvait jamais réellement cerner. Il observait le jeu de jongle et de sourcils du comédien. Rien de bien surprenant. Un rire forcé d'un côté, une pensée moribonde de l'autre. Et le tour était joué. Il préféra se replier sur sa boisson plutôt que de continuer à observer cet énergumène.

Il y avait également le Docteur Voegler. Il arborait fièrement une moustache grisâtre surplombant deux lèvres pincées d'un sourire charmeur. Ce dernier discutait avec deux autres hommes - ils devaient certainement être les docteurs Melchior et Kastl - et tous trois trinquaient à cette supposée victoire dont Albert en saisissait peu la raison. Il se disait qu'il n'y avait là rien d'extraordinaire. Une victoire n'en est pas une si un homme n'est pas à terre.

Avec l'échec du référendum sur le projet de loi contre l'asservissement du peuple allemand, rejeté par le Reichstag - et cela avait valu des discussions endiablées les vendredi et samedi précédents - le parti du peuple subissait un véritable revers de la médaille et perdait en crédibilité notoire au sein de la république de Weimar. L'opposition nationale socialiste en tirerait un léger avantage, bien qu'il faille accepter que la commission du Reich pour ce référendum disparaisse dans la défaillance.

Straub voulait un entretien privé. Il voulait un avis économique sur son texte philosophique. Il voulait que son idéologie soit vue d'un puissant. La politique, très peu pour lui.

Schacht, bien évidemment, n'était pas présent à cette réunion organisée par le bourgmestre. Sa réputation était supérieure à ses désirs. Si sa présence dans le gouvernement de coalition d'Hermann Müller n'avait rien de salubre, ses penchants pour une politique austéritaire - si ce n'est totalitaire - étaient bien connus de certains hauts placés de l'opposition. On voyait d'ailleurs en lui un allié futur plus qu'un véritable homme à abattre.

L'on tira Albert de sa torpeur philosophique lorsqu'un inconnu vint lui proposer de trinquer dans un mouvement de gaité générale. C'était un homme particulièrement bien portant, aux rides traduisant une certaine maturité mais pas suffisante pour revendiquer la grisaille d'une pilosité vieillissante. Un homme dans la force de l'âge, pourrait-on dire, au costume élégant et à la posture soigneusement travaillée.

Il avait des airs d'étranger, et cela fut certifié lorsqu'un léger accent américain se distingua de son phrasé. Un fin observateur y aurait décelé quelque scélérat en quête de pouvoir outre-Atlantique. Malheureusement pour lui, l'Allemagne n'était pas le meilleur pays pour y faire un trafic de quoique ce fut. Peut-être voulait-il se trouver quelques vendeurs de schnaps pour les importer dans le pays de la prohibition.

- Une bien belle victoire pour le monde n'est-il pas ? Qu'il est dommage que la Germanie ait à subir les effets de sa propre guerre dévastatrice. Meister Scheinberg. Je suis un actionnaire, émigré américain, revenu sur sa terre natale pour y débloquer de nouvelles opportunités avec les temps qui changent.
- Enchanté, Albert Straub, écrivain et essayiste. Pardonnez ma maladresse, je n'ai pas coutume de suivre les protocoles. (Il fit cogner son verre contre celui de l'inconnu avec une certaine maladresse)
- Albert Straub ? Quel manque de peau, je vous ai pris pour quelqu'un d'autre !
- Voilà qui me surprend. Et avec quelle autre personne m'avez-vous confondu ?
- Cela n'a pas d'importance, vous êtes ici parce que nous avons les même amis je présume, ce qui fait de nous des amis potentiels.

Albert appréciait la tournure que prenait la discussion. Il appréciait particulièrement pouvoir discuter de choses mystérieuses d'emblée avec ses interlocuteurs. Voilà que ce personnage en face de lui se mettait à jouer un rôle, tout comme le comédien en bout de salle. Il se dit que c'était l'occasion rêvée de mettre à l'épreuve ses capacités de duperies, lui aussi. Par mimétisme, il sourit à son nouvel ami et se tourna pour l'avoir droit dans sa ligne de mire.

- Alors, dites-moi, monsieur Scheinberg, que vous pousse-t-il à revenir parmi les vôtres ? Serait-ce le mal du pays, un patriotisme renaissant, ou encore avez-vous constaté que l'économie du sauveur de l'Europe tombait en ruine ?

Il se réjouit de voir que son ironie patente arracha un rire narquois à son fraternel.

- Voyez-vous, monsieur Straub, les temps sont durs dans un pays où tout est possible. Mes associés et moi en sommes

arrivés à la conclusion suivante : l'Europe étant en véritable déclin, nous autres les véritables occidentaux devons faire tout notre possible pour, premièrement, nous enrichir de cette opportunité (un rire persifleur s'échappa de sa gorge), et secondement, faire en sorte d'apporter à l'ancien monde sa place d'antan, tout en nous en octroyant les avantages.

- Vous m'avez l'air bien sûr de vous, à vous entendre.
- Doubteriez-vous de ma bonne foi ? Je ne viens pas ici en tant que détracteur de l'Europe, ni même de l'Allemagne. Je compte me présenter en tant que partenaire économique sur un marché encore peu exploité par les autorités européennes.
- Vous parlez de l'alcool, je présume ?
- L'alcool et n'importe quel autre produit que l'Allemagne aurait à offrir. Je ne vous cache pas que le *Volstead Act* est en proie aux oppositions les plus farouches. Et des groupes tels que l'AAPAA sont sur le point de faire abroger l'amendement de la prohibition. Dès lors, le marché sera littéralement inondé de produits et les plus malins sauront se faire une place de rêve dans les rues de New York.
- C'est d'une distillerie dont vous avez besoin alors, et non d'un écrivain.

L'hilarité soudaine de l'américain surprit Straub qui ne s'attendait pas à recevoir tant d'éloge pour sa répartie cinglante. C'en fut presque offensant, car la nonchalance de l'américain traduisait une sorte de moquerie dissimulée. Ils n'en démordaient pas, l'un comme l'autre avait un jeu à cacher, et chacun savait qu'à la finalité de la conversation, ils repartiraient tous deux aussi ennemis qu'ils étaient amis, liés par une conjoncture propice à leur entente. Il lui donna la main.

- En effet, mais j'aime à croire que tout le monde ici connaît du monde d'ailleurs.
- C'est fort possible. Hélas je ne prétends pas connaître de grandes personnes, comme tout un chacun, j'aime vivre dans ma petite modestie, loin du danger des puissants.
- Vous êtes humble, et cela se respecte. J'ai foi en des hommes comme vous, capables de voir le meilleur comme le pire chez les hommes. Chez nous, c'est une vertu. Mais assez parlé de moi, qu'en est-il de vous ?

Voilà que la conversation avait tourné dans l'autre sens. On passait à l'offensive. A présent que les pions étaient placés, c'était à Albert Straub de faire le premier mouvement. Il avait la libre initiative, tout à son avantage, et comptait bien s'en servir efficacement.

La déduction qu'il fit du nom de famille de son intermédiaire avec le rêve américain ne fit qu'un tour dans son esprit. Un émigré allemand, en cette période, ne pouvait être autre qu'un traître à la nation, ou un familier à l'opposition virulente qu'apportaient les bolcheviques aux milices de la SA.

Il avait longtemps côtoyé l'entourage antisémite d'Hugenberg et pouvait facilement deviner certaines accointances entre des événements, des réactions et des passifs communs. Nul doute qu'il avait en face de lui un israélite. Quant à connaître les intentions de cet intrus - qui pouvaient s'avérer particulièrement cyniques si ses intuitions s'avéraient exactes - il ne lui restait qu'un pas à faire. Pas qu'il franchirait non sans délectation.

- Pour ma part, je ne vous cache pas que j'éprouve une attirance particulièrement fanatique à l'égard du Führer.

Il se caressa la moustache et les deux hommes se mirent à sourire sur cette petite touche d'humour fraîchement arrogante. Une phrase qui annonçait la couleur et le ton. Aussi Scheinberg s'empressa de contre-attaquer sans même laisser l'opportunité à son adversaire d'avancer sur son terrain, dévoilant ainsi le visage qu'il avait précédemment laissé entrapercevoir. L'avait-il seulement fait volontairement ou effectuait-il un rattrapage anticipé de son erreur ?

- J'espère, mon bon ami, que vous n'êtes pas rebuté quant à l'idée que je fasse moi-même partie d'une diaspora clairement rejetée en Allemagne.
- Pourquoi cela, avez-vous des origines hébraïques ?

Il préféra jouer la carte de l'innocence.

- Nous en avons tous, hélas.

Il ne saurait dire si le dernier mot était une pique astucieuse pour montrer patte blanche ou si ses convictions étaient réelles. « Hélas » ? Il était devenu si facile pour un juif de renier ses origines qu'il en vienne à considérer sa religion comme une malédiction ? C'était insensé, presque ubuesque. La fiction avait rejoint la réalité. C'était une maladresse, presque une insulte à l'échange de tirs. Quoiqu'il en fût, il se contenta de répondre, strictement, pour revenir à un sujet plus sérieux :

- Et bien, j'espère que votre foi ne se dresse en rien contre ma patrie.

Les hostilités pouvaient commencer.

- Je vous en prie, ne vous abaissez pas à confondre la religion intime avec les lubies des puissants. L'on vous fait croire qu'une religion s'exprime par l'extrême pour vous manipuler plus facilement. Ces caprices...
- Ce n'est pas de lubie dont il est question, mais de réalisme. Et votre présence ici me paraît fort surréaliste.
- Je crois que votre grande erreur est de me voir patriote. Je suis un homme d'affaire. Le patriotisme, pour moi, ce n'est qu'une variable, un argument de vente.
- Dois-je comprendre que vous n'avez pas participé à la guerre ?
- Ma famille politique n'était fort heureusement pas concernée par ce conflit. C'est d'ailleurs cette guerre même qui a conduit mon père à rejoindre les Etats-Unis.
- La guerre effrayait-elle votre père ?
- Plus qu'à n'importe quel homme...
- Je vois. (Il y eut un silence de nostalgie) Voilà qui est bien dommage, peut-être aurions-nous pu emporter la victoire si des hommes comme votre père n'avaient pas existés.

Cette phrase était de trop. Albert Straub venait de remuer le couteau dans la plaie béante qu'il avait lui-même ouverte. Cette phrase, à double sens, contenait autant d'insulte à son pair que d'ivresse dans un verre. L'alcool avait délié sa langue, et il venait littéralement de porter le plus grand déshonneur à celui qui n'avait quêté qu'un simple détour dans une conversation. Si l'américain se lançait dans une rixe, Straub comprendrait.

- Je suis peut-être moins idéologue que vous, finalement. Dit-il, maussade.
- Rassurez-vous, j'aime aussi penser à la réalité. Voyez autour de vous comment le plan Young perturbe notre caste : aucunement. C'est de garder la tête sur les épaules qui nous rend, nous les allemands, aussi durs que l'acier qui sort de nos usines.

- Le plan Young est un bénéfice pour votre pays. Si vous y voyez une victoire sur la dislocation de vos adversaires politiques - plus qu'une défaite de votre propre opposition au gouvernement - nous autres américains y voyons une toute autre réalité.

Albert leva les sourcils et inclina son visage. Voilà que l'on titillait sa curiosité. Il devenait de plus en plus intéressant de dialoguer avec ce gentilhomme. Gentilhomme qui avait autant sa place ici qu'un loup dans une bergerie. L'essayiste se voyait alors comme un berger défendant l'idéologie de son troupeau. Et comme tout bon berger, il se devait de tuer le loup.

- Les créanciers se réjouissent de savoir que les dettes interalliées permettront à notre nation de bénéficier de plus de deux tiers des versements. Et avec l'effondrement de Wall Street, je ne donne pas cher de la cohésion européenne dans les prochaines années. C'est cette information qui m'intéresse particulièrement et à laquelle je reste attaché, car elle pourrait m'être bénéfique tout comme elle pourrait l'être à votre parti.
- Autrement dit, vous vous réjouissez de la dislocation européenne ? C'est mal connaître le parti des travailleurs. Nous ne nous préoccupons pas de l'Europe, mais nous ne voulons pas non plus sa mise à mort.
- Je n'irais pas jusque là. Disons simplement que la demande de mes clients est intrinsèquement liée à la poudrière européenne. J'ai donc tout intérêt économiquement à préférer des troubles au sein de ce continent qu'une force coercitive se dresse face à la puissance états-unienne.
- Pour qui travaillez-vous, la Banque des Règlements Internationaux ?
- Pas exactement. Disons que la branche anglaise des Rothschild est une source d'inspiration pour moi. Bien que je ne spéculé pas sur les conflits et les batailles, j'aime à croire que la guerre est une chose bénéfique pour qui sait en tirer le meilleur avantage.
- Alors, vous êtes un passeur.

Ce n'était pas une question, car il savait qu'il avait raison. Cela étant, la réaction opposée le conforta largement dans son affirmation. Voilà que le Meister s'inclina et leva son verre en guise de félicitations. Ainsi, cela justifiait amplement la présence d'un religieux à cette soirée. S'il était présent parmi

des gens qui dépréciaient et déclinaient sa confession, ce n'était pas par provocation, mais bien par cupidité. Quelque chose d'effrayant se révéla alors au plus profond de Straub. Quelque part, il savait pertinemment quelle serait la finalité de cette conversation.

La musique vibrante de Kurt Widmann se fit alors entendre, suivit de sa voix chantante. Quelques personnes dans l'assemblée se levèrent pour se rendre sur la piste de danse. Les deux hommes rejoignirent rapidement le bar, profitant de cette cohue pour récupérer des places jusqu'alors inaccessibles. Albert commanda au serveur deux verres de *speakeasy*, qu'il dressa en l'honneur de cette nouvelle rencontre, en soulignant le fait que les allemands ne s'inspiraient des américains que lorsque ces derniers faisaient de la bonne boisson. Ils s'en amusèrent rapidement avant que ne revienne le ton sérieux de la conversation.

Accoudés au bar, tels des oiseaux de nuits, ils poursuivirent et ce fut Albert Straub qui entama la conversation :

- Si vous êtes un lobbyiste à grand pouvoir, cela ne vous empêche pas d'avoir une pensée relativement idéologue. Il doit bien y avoir une motivation autre que pécuniaire à votre entreprise j'imagine.
- Je vous en prie, ne m'attribuez pas des qualités que je ne saurais avoir. C'est grâce à mon caractère chaotique que j'ai réussi à m'entourer de belles personnes. Faire appel à la raison dans notre époque peut s'avérer dangereux.
- Etonnant, c'est justement des chaotiques dont je parle dans mes œuvres.
- Là, vous m'intéressez.

A croire que le destin les avait réunis en cette soirée afin que tous deux puissent discuter de ce qui les poussait à être belligérants à leurs mondes. Ce n'était plus une conversation entre un inconnu et un autre, mais bien un véritable débat d'institutions qui s'était mis en place autour de ces deux buveurs.

Les autres protagonistes avaient peu à peu disparus pour s'abandonner à un sombre vide ne laissant supposer qu'un seul vainqueur entre les deux combattants. Oui. L'un des deux serait avalé par le gouffre insondable de la perdition. La valse ne berçait plus les mouvements amples des hanches de danseurs effrénés mais rythmait dans un tourbillon fracassant les syllabes des deux penseurs. Albert Straub, sans nul doute, était dans son élément :

- Il me sera difficile de vous exprimer cela sans vous parler d'abord du principe de destruction créatrice énoncé par Joseph Schumpeter. Il s'agit ici d'un phénomène de marché

facilement observable à petite ou grande échelle. Pour vous simplifier la chose, imaginez-vous que le système économique soit en constante évolution, et que la dynamique qui permette l'innovation soit responsable de la disparition d'une organisation dominante. En soit, il est considéré que par l'arrivée d'un nouvel élément dans le milieu économique, n'importe quel autre prédominance est menacée d'être remplacée par ladite innovation.

- Oui je crois comprendre succinctement. Dites-moi si je ne m'abuse, il s'agit là d'une théorie, n'est-il pas ?
- Plus ou moins, il se peut que vous l'ayez déjà observée vous-même. Tenez, prenez pour exemple une rue de New York que vous connaissez parfaitement. Mieux : que vous adorez particulièrement.
- Oui, j'apprécie particulièrement les promenades à Broadway. Là bas les filles y dansent comme des déesses et la foule y côtoie peu les malfamés sortis des bidonvilles. (Il eut un temps de réflexion profond avant de poursuivre) Connaissiez-vous les *Ziegfeld Follies* ?
- Malheureusement non mais je ne manquerais pas de passer les voir si jamais je pose le pied à New York.
- Oui. Ce sont de magnifiques spectacles. Vous qui êtes européen, je suis sûr que vous adoreriez. Mais dites voir, avec votre système, se pourrait-il qu'elles viennent à disparaître ?
- Vous commencez à comprendre. Cela n'est pas réellement le propos de Schumpeter mais il serait tout à fait applicable à n'importe quel milieu. En réalité, cet économiste a avancé l'idée selon laquelle l'obsolescence d'un produit est du en partie à un renouvellement des structures de production. Mais cela ne s'arrête pas là. Vous devez bien comprendre que dans cette conception des choses, l'économie est continuellement fluide et la politique à appliquer doit plus particulièrement favoriser le financement d'activités économiques industrielles ou encore le droit à l'entreprenariat, et donc au financement de projets. Chose que le plan Young ne permet que difficilement, étant donné que la Reichsbank n'a désormais plus le droit d'avoir recours à des prêts issus d'une politique productive. Il est donc important de comprendre l'impasse dans laquelle mon œuvre se représente, car c'est à partir de cette base fondamentale qu'émane le principe du chaos créateur.

« Dans mon exemple, l'économie globale est mue par une dynamique perpétuelle et ne cessant de remplacer cycles

après cycles les éléments forts par les éléments innovants. Je me suis alors demandé ce qu'il arriverait si ce concept était appliqué à la politique - voire même, à la civilisation humaine en générale - et si l'on y apportait un raisonnement de causalité inversée. (L'autre fronça les sourcils, il devait développer) En soit, il s'agirait ici de concevoir que chaque parti politique apporte, de par son caractère innovant, qu'il relève du socialisme, du libéralisme ou même du bolchévisme, une nouvelle mouvance populaire dans les nations. Il est important de concevoir que chaque parti politique doit être vu comme une nouvelle entreprise sur le marché des idées, et que ces nouvelles sources de pensées peuvent être amenées à diriger un état, voire même le dominer - comme on a pu le voir dans les pays de l'Est par exemple.

« Ensuite, et je terminerais là-dessus, il faudrait raisonner selon le principe de destruction créatrice mais y appliquer un mode de fonctionnement inhérent à un parti politique. Si l'entreprise recherche le profit par l'innovation, le parti, lui, bien au contraire, recherche l'innovation pour le profit. De ce fait, il est tout à fait possible d'imaginer - par principe d'anarchisme complètement déraisonné, je vous l'accorde - un système politique revendiquant le retour à zéro pour la création d'un idéal politique commun à l'ensemble d'un pays, voire même du continent européen.

Il avait peur d'avoir perdu ce pauvre américain dans ses explications. Durant tout le monologue, son interlocuteur était resté pendu à ses lèvres et avait écouté le moindre de ses mots comme pour en déceler et déchiffrer la moindre signification. Pour un initié, la conversation pouvait paraître particulièrement incompréhensible et même irréaliste.

Mais ce Meister semblait avoir saisi l'entièreté de l'explication donnée. A certain moment, il se concentrait plus sur les lèvres pour en saisir les mots qui en sortaient, à d'autres, il laissait tomber un regard penseur entre les courbes de son verre. Mais ses yeux affûtés et son rictus satisfait montrait qu'Albert n'avait pas à se répéter. L'américain avait tout compris, et il était temps à présent de passer aux questions.

- Et bien, en voilà un raisonnement buté. Je dois avouer que je ne m'attendais pas à ce que vous m'emportiez dans un débat philosophique existentiel (il laissa échapper un pouffement velléitaire). Si je comprends bien, vous prônez la destruction créatrice mais à l'échelle gouvernementale ?
- Et inversée !

- C'est, hélas, cette tournure que j'ai peur de mal comprendre. Ainsi vous prôneriez le chaos d'une nation pour sa reconstruction. Un peu comme si, pour nettoyer une pièce, on en sortait tous les meubles, avant de les y replacer dans un décor plus propre ?
- C'est exactement cela, je n'aurais pas pu trouver mieux comme image.
- Comment comptez-vous exactement y arriver ? Personne, en démocratie surtout, n'acceptera d'élire un tel programme. Dans votre récit, le peuple ne se révolte-t-il pas ?
- Il suffit simplement de le cacher au peuple. De manipuler les foules. Maîtriser les masses. Le seul moyen que cela ait de fonctionner est de l'appliquer de la manière la plus naturelle possible. Prendre le pouvoir légitimement, revendiquer une guerre et semer le chaos. Semer le plus possible de chaos pour qu'une nouvelle société renaisse. La création par la destruction.
- C'est...

Il hésitait. *Enfin*, se dit Straub. Il était temps de passer au coup fatal. Il fallait l'achever, mais il restait encore quelques mots à échanger avant de définitivement remporter le combat.

- C'est d'un cynisme !
- Allons bon ! Je vous en prie, pas d'insulte. N'êtes vous pas vous-même également partisan de cette philosophie, lorsque, en profitant de l'état décousu d'une nation, vous acceptez de vous faire des richesses sur le dos des populations en détresse ?
- Ce que je fais n'a rien à voir avec cela. Je m'enrichi, certes, mais j'y sauve mon peuple et aide une Allemagne qui ne supporte plus d'y voir notre visage. Dites vous que tout le monde est gagnant.
- C'est un moyen comme un autre de justifier vos exactions crapuleuses.
- Dans votre vision, il est inclus une notion de supériorité d'un peuple par rapport à un autre. Quelqu'un devra être écrasé, tout le monde y perdra, et même si la finalité est bénéfique pour tous, elle ne justifie en rien les moyens qui pourraient être employés pour y parvenir. Heureusement

que vous n'êtes qu'un écrivain. Si votre programme était appliqué, je gage que de nombreux peuples souffriront.

C'était le moment de terminer cette conversation. L'américain lui-même savait quelle serait la réponse de son contradicteur, il ne voulait pas même l'entendre, et ne rêvait que d'être ailleurs, à négocier ses passagers clandestins, ses achats d'armes ou d'alcool avec d'autres influents. Il avait perdu ici. Ou peut-être avait-il perdu partout maintenant qu'il savait qu'existait tel homme ?

Cet homme. Un nazi antisémite, provocateur et belliqueux, arrogant et fier, raciste et désinvolte. Son regard s'était rapidement estompé d'un fin filet de sagacité en une horripilante idée macabre. Aux yeux de ses frères, qu'avait-il fait, lui qui était présent en ce lieu rempli de haines et de colères. Les choses avaient-elles changées à ce point que la déshumanisation même de l'homme en soit une justification de son humanité ?

- Non, monsieur, un peuple devra souffrir, et ce ne seront certainement pas les germains.

Lui répondit le mal en personne.